

cryptent l'insertion de Vermeer dans ce réseau d'artistes, spécialisés dans les représentations de scènes d'intérieur raffinées, loin de se limiter à une représentation innocente du quotidien, mais véritable laboratoire créatif.

Par l'examen nécessaire du contexte dans lequel évoluent ces peintres, les auteurs proposent également de riches informations relatives à la situation économique des Pays-Bas durant le troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, aux acheteurs (une élite qui entend que les tableaux glorifient leur statut social), et à l'émergence d'une nouvelle peinture de genre au début des années 1650 (des scènes idéalisées de la vie privée des membres de cette élite).

Katherine Rondou

– Huiyi Wu, *Traduire la Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les Jésuites traducteurs de textes chinois et le renouvellement des connaissances européennes sur la Chine (1687 – ca. 1740)*. Paris, Honoré Champion, «Route de la soie», 2017, 493 p.

Extension d'une thèse d'histoire réalisée en cotutelle entre l'Istituto italiano di Scienze umane de Florence et l'Université Paris-Diderot, l'ouvrage de Wu Huiyi entend, comme l'annonce la quatrième de couverture, révéler «les multiples facettes de l'expérience missionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle qui est à l'origine d'un profond renouvellement des connaissances sur la Chine en Europe». Dans son introduction, reconnaissant d'emblée que le but de son entreprise n'est pas d'analyser une énième fois l'influence qu'exerça la Chine sur l'Europe à l'époque des Lumières, l'auteure précise que son propos est d'examiner plus en amont la manière dont les jésuites, envoyés prêcher la bonne parole dans l'Empire du Milieu dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en sont venus à traduire des textes chinois pour les diffuser vers les contrées occidentales. Justifiant par là la tranche temporelle à laquelle elle se limite, Wu Huiyi explique pourquoi, alors que l'effort de traduction des jésuites s'était essentiellement concentré dans la traduction d'œuvres occidentales et la composition de textes en langue chinoise (catéchismes, traités scientifiques...), les années 1680 ont vu un basculement total de leur stratégie. En premier lieu, l'établissement de la nouvelle dynastie mandchoue des Qing en 1644 et les nouvelles politiques éditoriales qu'elle impose privaient les jésuites de l'appui d'une élite lettrée chinoise et d'une bonne partie de leur visibilité dans la vie intellectuelle de l'époque. Ensuite et surtout, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle commençait à se faire jour la «querelle des rites», dont l'objet principal était l'opportunité de la stratégie jésuite d'«acculturer» les préceptes et concepts chrétiens aux réalités philosophiques et spirituelles locales (en l'occurrence, l'orthodoxie néo-confucéenne et le culte des ancêtres). Cette controverse encouragea les missionnaires à traduire les textes chinois pour prouver que ceux-ci étaient compatibles avec la doctrine de l'Église catholique. Cette dernière entreprise n'empêcha cependant pas le Saint-Siège de proscrire en 1704 les «rites non chrétiens», ce à quoi l'empereur chinois Yongzheng répondit à partir de 1720 par une persécution des missionnaires et des convertis. Se focalisant donc sur une période que l'on

peut qualifier de charnière, l'ouvrage de Wu Huiyi se divise en quatre chapitres, chacun brossant un aspect de cet épisode des relations sino-occidentales.

Le premier chapitre (pp. 55-128) traite de la formation linguistique des missionnaires jésuites à l'œuvre dans l'Empire du Milieu. Bien qu'elle reconnaisse que les sources en la matière font notoirement défaut, l'auteure rappelle tout d'abord que l'éducation des jésuites commençait naturellement par l'apprentissage du latin, qui restait la *lingua franca* dans la République des Lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle. La pédagogie des langues classiques étant notamment fondée sur des exercices de version et de thème pour l'activation des règles de grammaire, la traduction occupait donc une place notable dans la culture des religieux. Wu Huiyi suppose ainsi notamment que le processus de « prélection », ce type de lecture critique pratiqué traditionnellement dans les études classiques, aurait pu être appliqué plus ou moins directement à l'apprentissage de la langue chinoise. D'après le cahier de l'un des premiers missionnaires français envoyés en Chine (annexe A, pp. 397-404), l'auteure montre que l'apprentissage de la langue parlée s'effectuait par le biais de lexiques et de manuels de conversation composés pour et par les missionnaires en écriture romanisée avec traduction (généralement en latin, portugais ou espagnol). La maîtrise de la langue écrite, quant à elle, passait essentiellement par l'emploi de matériel local orienté vers les besoins quotidiens de la vie en société : glossaires illustrés destinés aux jeunes Chinois aspirants fonctionnaires, petites encyclopédies de culture générale, romans en langue vernaculaire. Quant à l'initiation à la pensée chinoise, elle passait surtout par la littérature catholique rédigée en chinois par les générations précédentes de missionnaires.

Dans le deuxième chapitre (pp. 129-210), le plus hétéroclite dans les problématiques qu'il aborde, l'auteure s'attache à caractériser les traductions des textes chinois en les replaçant dans le contexte historique de la « querelle des rites ». Dans une première partie, Wu Huiyi retrace chronologiquement avec force détails la manière dont les jésuites français sont entrés et intervenus dans ladite controverse. Afin d'illustrer les conflits internes à la congrégation religieuse à cette époque, elle nous explique ensuite que des arguties traductologiques furent ainsi mises au service d'oppositions théologiques. Elle rappelle tout d'abord les tentatives de certains missionnaires, qualifiés de « figuristes », de voir dans les textes chinois des « allégories » quasi prophétiques de la doctrine chrétienne. Puis, elle montre comment l'interprétation délirante d'un poème du *Classique des vers* 《詩經》 (anthologie remontant au plus tôt au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère) réalisée par l'un de ces figuristes put être invalidée par l'un de ses collègues missionnaires sur la base d'une critique philologique et exégétique de plusieurs sources chinoises. Abordant un autre aspect de la question de l'orthodoxie, Wu Huiyi évoque le sort d'un manuel pour fonctionnaires locaux : traduit initialement pour justifier l'implantation en Chine d'écoles chrétiennes pour nécessiteux, le document aura un retentissement tout autre en Europe, puisque, tronqué des remarques critiques du traducteur dans sa version publiée, le document apparut comme une apologie du système éducatif chinois. Quoi qu'il en soit, cette traduction montre la place limitée que, malgré les apparences, les disputes doctrinaires occupaient dans les préoccupations de la plupart des missionnaires.

Continuant en quelque sorte sur la lancée du chapitre 2, le troisième chapitre (pp. 211-290) désire montrer, à travers un exemple unique mais représentatif, dans quelle mesure les traductions d'œuvres françaises ont pu servir de réfutations, face à la montée des hétérodoxies – déisme, jansénisme, spinozisme... – en Europe même à l'époque des Lumières. Wu Huiyi explique en effet de quelle manière le traducteur jésuite fit passer un extrait éminemment critique et parodique d'un roman contemporain en langue vernaculaire, les *Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots* 《豆棚閒話》 pour un dialogue philosophique défendant de manière enflammée la cosmologie néo-confucéenne. Si l'auteure n'effectue pas une critique textuelle de la traduction à proprement parler, elle montre comment le religieux occidental joue habilement avec le texte pour le faire paraître plus péremptoire qu'il ne l'est originellement. Surtout, elle met en relief le volume des commentaires et notes du traducteur venant contester directement la validité des propos prêtés au « philosophe » chinois cité dans le texte. Cet exemple étonnant nous montre donc en particulier la façon dont les missionnaires jésuites ont réduit et instrumentalisé la métaphysique néo-confucéenne pour dynamiter indirectement les doctrines anticléricales qu'ils voulaient combattre en Occident : autrement dit, l'altérité interne à l'Europe donne ici sens à l'altérité d'une réalité extraeuropéenne.

Le quatrième et dernier chapitre de l'ouvrage (pp. 291-372) est consacré à la traduction d'ouvrages à prétention « scientifique ». Rappelant tout d'abord que la mission française en Chine était aussi placée sous le patronage de l'Académie des Sciences, Wu Huiyi nous rappelle que la France, désireuse de s'ériger au sommet des nations, notamment par le rayonnement de ses sciences, entendait bien profiter de toutes les occasions qui se présentaient à elle, en l'occurrence pour s'instruire de la sagesse chinoise. Dans ce cadre, deux stratégies à l'œuvre dans la traduction jésuitique sont mises en avant par l'auteure. En premier lieu, pour les projets les plus « sérieux » lancés dans les années 1690, à savoir les herbiers, les descriptions animales et les ouvrages de pharmacopée, on observe une focalisation des traducteurs sur les questions de taxonomie et d'organisation textuelle, qui se manifeste entre autres par le littéralisme et un recours systématique à la translittération des noms locaux pour la faune et la flore (au point de rendre les textes incompréhensibles). Dans un second temps, dans les années 1720, alors que les liens avec l'Académie se sont distendus et que l'évangélisation paraît condamnée, les jésuites se tournent à nouveau vers les « sciences », qu'ils abordent dans une optique plus légère et plus utilitariste. C'est dans ce cadre que des textes traitant de la fabrication de la porcelaine et de la sériciculture sont traduits, en vue de favoriser le développement de ces techniques en France. Les « manuels du comment-faire » répondant à des préoccupations de la vie quotidienne sont alors aussi abondamment mis à profit pour fournir au lecteur français quantité de « curiosités » et de « merveilles » venant de France. Dans ce dernier cas, le traducteur, ne serait-ce qu'en choisissant les « secrets » qui lui paraissent les plus pertinents et les moins douteux, fait preuve de beaucoup plus de libertés par rapport aux originaux.

En guise de conclusion, l'ouvrage de Wu Huiyi, en se penchant plus avant sur le travail même des jésuites en Chine et non plus tant sur sa réception en Occident, ap-

porte assurément un éclairage nouveau sur leur intervention décisive dans la découverte de la culture chinoise en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le livre aborde certes plusieurs questions traductologiques d'importance et s'inscrit dans l'optique critique d'un Berman ou d'un Lefevre (tous deux cités en note dans l'introduction, pp. 52-53) en analysant bon nombre d'extraits à la source, il reste qu'il se destine avant tout à des historiens et à des sinologues spécialistes de la période. En effet, malgré la présence fort appréciable d'un glossaire, d'une chronologie générale, d'une mise en corrélation entre les voyages de retour en Europe des missionnaires et leurs publications majeures sur la Chine, d'une liste des écrits du principal missionnaire abordé (F.-X. Dentrecolles) et de divers index (noms propres, toponymes, notions et ouvrages cités), certaines parties présupposent une connaissance au moins minimale du contexte historique et risquent de rebuter les non-dix-huitiémistes ou les non-sinologues. Bien que l'auteure ait volontairement décidé de limiter son propos à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une évocation, même sommaire, des similarités et des divergences avec les périodes antérieures et postérieures aurait aussi été souhaitable. Ces quelques remarques n'enlèvent toutefois en rien la grande qualité de cet ouvrage, érudit sans être pédant, fort bien construit et structuré (avec de nombreuses annonces et rappels sans que ceux-ci n'alourdissent le texte), écrit dans une langue parfaite et limpide, et adjoint d'une imposante et riche bibliographie (34 pages). L'on recommandera donc *Traduire la Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle* à tous les chercheurs en sciences humaines et sociales désireux de s'informer plus avant sur les prémises de la sinologie moderne.

Kevin Henry

– Guoxian Zhang, *Phonétique verbo-tonale appliquée aux francophones apprenant le chinois*. Mons, CIPA, 2018, 128 p.

Chargé de cours et chef du département de langue et culture chinoises à la Faculté de Traduction et d'Interprétation (FTI-EII) de l'Université de Mons, Zhang Guoxian est l'un des pionniers dans l'enseignement du chinois en Belgique francophone, discipline dans laquelle il œuvre depuis le début des années 1980. L'ouvrage étudié, destiné aux enseignants et aux apprenants francophones, constitue la première partie de la thèse de doctorat en Sciences psychopédagogiques qu'il a soutenue en 1991, intitulée *Contribution à la didactique du chinois et à l'enseignement de cette langue aux francophones*. Dans ce travail, l'auteur exposait l'origine de la méthodologie de type SGAV (structuro-globale audiovisuelle) qu'il s'est employé à utiliser dans sa pratique didactique depuis lors. Dans sa préface au présent essai, le professeur Raymond Renard, président fondateur de l'École d'Interprètes internationaux (actuelle FTI-EII) ayant inauguré en Belgique ladite méthode SGAV, adoube d'ailleurs en quelque sorte celui qui fut son élève, en reconnaissant d'autant plus la légitimité et l'intérêt de sa démarche.

Dans son introduction, après avoir resitué rapidement le contexte présent de l'enseignement du chinois en Belgique francophone, Zhang Guoxian rappelle, à juste titre, que « l'éducation de la perception auditive est la base même de toute ré-

ussite de l'apprentissage d'une nouvelle langue étrangère » (p. 12). C'est dans cette optique qu'il explique vouloir, à travers son ouvrage, répondre aux quatre questions suivantes :

- Quelles sont les interférences entre le système phonologique de la langue maternelle des apprenants (ici, le français) et celui de la langue cible (le chinois) ?
- Existe-t-il un système d'erreurs de prononciation propre aux francophones apprenant le chinois ?
- En quoi consistent les procédés de correction phonétique adéquats et optimaux ?
- Dans quelle mesure le système verbo-tonal de correction phonétique est-il applicable à la langue chinoise ?

Dans le présent essai, l'auteur indique clairement qu'il n'abordera pas la question délicate de l'écriture chinoise (sinogrammes non alphabétiques), ni la méthodologie, les principes et les démarches pédagogiques globales de la pratique d'enseignement de la langue et de la culture chinoises qu'il promeut depuis un quart de siècle. Ces thématiques faisaient l'objet de parties indépendantes de sa thèse de doctorat.

Le premier chapitre de l'ouvrage (pp. 15-42) est consacré à une étude comparative des systèmes phonologiques du chinois et du français. Avec toute la rigueur qui sied à cette entreprise, M. Zhang dresse l'inventaire des phonèmes consonantiques et vocaliques des deux langues en parallèle, en précisant tous les traits distinctifs (point d'articulation, mode d'articulation, nasalité, aperture, labialisation...) de chacun d'entre eux. Au point de vue phonologique, il délimite également les règles de syllabation propres aux deux idiomes mis en comparaison, en proposant notamment un tableau récapitulatif de toutes les syllabes présentes en chinois (pp. 33-34). Il termine son analyse par une différenciation des éléments suprasegmentaux. Outre l'accentuation et la mélodie intonative, il s'appesantit bien entendu sur le système tonal du chinois, qui joue un rôle primordial dans cette langue.

Dans le deuxième volet de son ouvrage (pp. 43-72), Zhang Guoxian s'attelle à sérier les erreurs phonétiques typiquement commises par les apprenants francophones du chinois. Pour ce faire, il recourt à des tests logatomiques, c'est-à-dire mettant en jeu des groupes phoniques sans valeur sémantique significative constitués des phonèmes de la langue étudiée. Après avoir exposé les critères ayant présidé au choix de 32 syllabes-types, l'auteur explique comment il a soumis deux groupes de dix sujets à un test d'écoute et de reproduction orale de ces logatomes. Les deux groupes se différenciaient essentiellement par leur connaissance préalable (nulle ou élémentaire) du chinois oral. Dans son dépouillement des résultats, M. Zhang met en avant les erreurs les plus fréquentes et les conditions dans lesquelles elles apparaissent, les facteurs pouvant influencer la réalisation des phonèmes (position et environnement), ainsi que les problèmes de ton et d'intonation ; il veille également à indiquer les éventuelles divergences significatives entre les deux groupes de personnes interrogées. Parmi les découvertes les plus intéressantes, il semblerait, contre une idée reçue, que la reconnaissance et la restitution des tons récoltent des résultats plus qu'honorables (89 % de réalisation correcte en moyenne), au contraire de certains phonèmes consonantiques ou vocaliques. L'auteur note toutefois plus loin (p. 111)

que la discrimination des tons, leur fixation, leur maîtrise et leur intégration systématique demeurent très ardues pour les francophones et requièrent donc une attention particulière.

Après avoir mis au jour les erreurs le plus souvent commises par les apprenants, Zhang Guoxian propose, dans le dernier chapitre (pp. 73-112), une méthode pour améliorer leur prononciation, qu'il nomme « système verbo-tonal de correction phonétique ». Celui-ci consiste à susciter chez l'étudiant un certain conditionnement auditif en lui offrant des modèles d'émission phonétique optimaux et favorables et en le soumettant à de constants exercices de reproduction, afin d'habituer son oreille et sa bouche à percevoir et produire les différents phonèmes dans toutes leurs réalisations possibles. Ce travail progressif, qui ne peut se faire qu'après une délimitation des erreurs individuelles de chaque apprenant, doit donc faire l'objet d'une éducation permanente. Parmi les procédés mis en œuvre pour parfaire l'audition des élèves, l'auteur évoque la mise à profit des éléments prosodiques (intonation et rythme), la familiarisation aux allophones ou encore le recours à la phonétique combinatoire. Pour illustrer son propos, il passe en revue les principales erreurs recensées lors de ses tests logatomiques et avance des solutions de correction.

En conclusion, l'ouvrage *Phonétique verbo-tonale appliquée aux francophones apprenant le chinois*, fruit d'une réflexion et d'une pratique de plusieurs décennies, a l'immense mérite de fournir des indications claires, étayées par une analyse phonologique rigoureuse et émanant de tests menés dans un protocole des plus stricts, pour améliorer la perception et la restitution du chinois parlé par des apprenants néophytes. Loin d'être figées et artificielles, les démarches SGAV introduites par Zhang Guoxian se veulent évolutives et adaptatives. L'on regrettera simplement que le livre n'inclue pas une partie consacrée à l'intégration de son « système verbo-tonal de correction phonétique » dans sa méthodologie globale de l'enseignement de la langue et de la culture chinoises. Cette remarque mise à part, l'ouvrage, qui témoigne à lui seul du grand souci didactique de l'auteur, sera chaudement recommandé à tout praticien francophone amené à devoir assumer la délicate tâche d'enseigner la phonétique chinoise.

Kevin Henry

## REVUES

– *Signata. Annales de sémiotique / Annals of Semiotics. La notion de paradigme dans les sciences du langage. The Paradigm Concept in the Sciences of Language*, n° 8, 2017, 394 p.

Le volume 8 de la revue *Signata* est un dossier d'articles dirigé par Pierluigi Basso Fossali et M. Colas-Blaise (avec la collaboration de Sylvianne Rémy Giraud), publié par les Presses universitaires de Liège en 2017 (avec le concours du FNRS et l'Université de Luxembourg).

Après la présentation des membres du comité de direction de la revue, des responsables de chroniques, du comité de rédaction, des membres du comité scienti-